



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

13 (2001)
Intellectuelles

Claire LESAGE

Femmes de lettres à Venise aux XVI^e et XVII^e siècles : Moderata Fonte, Lucrezia Marinella, Arcangela Tarabotti

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Claire LESAGE, « Femmes de lettres à Venise aux XVI^e et XVII^e siècles : Moderata Fonte, Lucrezia Marinella, Arcangela Tarabotti », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 juin 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/138> ; DOI : 10.4000/clio.138

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/138>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Claire LESAGE

Femmes de lettres à Venise aux XVI^e et XVII^e siècles : Moderata Fonte, Lucrezia Marinella, Arcangela Tarabotti

Pagination de l'édition papier : p. 135-144

- 1 La littérature féminine en Italie connaît à la Renaissance sa première floraison éclatante grâce à des poétesses comme Vittoria Colonna, Gaspara Stampa et Veronica Franco¹. Si ce phénomène culturel a longtemps été jugé éphémère et donc présenté sous une optique anecdotique, aujourd'hui les chercheurs reconnaissent son importance et insistent sur sa durée, son ampleur et sa complexité, dues essentiellement au nombre significatif de plumes féminines que l'on publie à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle et à la diversification des choix d'écriture que ces dernières opèrent². En consultant les catalogues des bibliothèques et les répertoires bibliographiques sur la Renaissance italienne³, on s'aperçoit en effet que tous les genres sont représentés : du sonnet pétrarquais au poème chevaleresque à la mode de l'Arioste, du dialogue « courtisan » au traité philosophique, du poème religieux au texte théâtral⁴. Cette profusion de textes, que par ailleurs on connaît encore mal, rend évidemment prudents tous ceux qui s'appliquent à proposer des classifications et des groupements d'auteurs et le seul critère jusqu'à présent retenu sans qu'il suscite de discussion et de contestation est un critère chronologique. On a tendance en effet à réunir ces lettrées par génération, puisque l'appartenance à la même classe d'âge comporte la confrontation aux mêmes modèles littéraires et favorise les points de convergence. Il existe néanmoins d'autres fils conducteurs qui les unissent au-delà des générations et ces liens chargés de sens permettent d'appréhender l'histoire des femmes sous une perspective plus féconde et de déceler, pourquoi pas, une généalogie féminine.
- 2 Pour cette raison, j'aimerais m'attarder quelque peu sur trois lettrées vénitiennes qui ont su élaborer et proposer dans leurs textes une vision personnelle de la littérature et du monde qui les entourait. Cette démarche les a conduites à mobiliser leur réflexion autour de la même cause : la défense d'une écriture féminine. Sous bien des aspects, ces trois femmes qui se nomment Moderata Fonte, Lucrezia Marinella et Arcangela Tarabotti, nous apparaissent fort différentes : les dates avant tout les éloignent les unes des autres puisque la première naît en 1555, la deuxième en 1571 et la dernière en 1604. Le milieu social et le destin qu'il trace est un facteur encore plus discriminant.
- 3 Moderata Fonte appartient à la riche bourgeoisie vénitienne au sein de laquelle elle reçoit une bonne éducation en compagnie de son frère. Mais les obligations familiales vont progressivement l'éloigner de l'écriture. Ses ouvrages sont presque tous publiés avant 1583 – date de son mariage – excepté une *Resurrezione di Giesù Christo* et surtout son œuvre maîtresse, *Il Merito delle donne*. Ce dialogue mettant en scène sept interlocutrices dont l'objet de discussion porte sur les hommes et les rapports qu'ils entretiennent avec les femmes, ne sera publié qu'en 1600, quelques années après sa mort survenue à la suite d'un accouchement.
- 4 Lucrezia Marinella est certainement la plus chanceuse des trois : elle grandit dans une famille de lettrés et sa soif de savoir peut s'épanouir, entourée d'un père et d'un frère médecins, suffisamment reconnus pour publier leur production scientifique. Jusqu'à la fin de sa vie, l'étude nourrit ses journées et ses ambitions littéraires se matérialisent dans la publication d'une quinzaine d'ouvrages. Le plus connu est un traité philosophique intitulé *La Nobiltà et eccellenza delle donne* où l'auteure propose une étonnante apologie des qualités féminines qui font de la femme un être plus « noble » et « excellent » que l'homme⁵.
- 5 Arcangela Tarabotti suit un parcours plus complexe et difficile. Elle naît dans une famille nombreuse de la moyenne bourgeoisie qui, faute d'une dot suffisante pour la marier, la destine à la vie monacale. Dans cet univers, qui ressemble fortement à une prison, Sœur Arcangela se

consacre en autodidacte omnivore à l'étude et à la rédaction d'ouvrages imprégnés de vécu. Il suffit de lire *La Semplicità Ingannata o Tirannia Paterna*, qui est son premier ouvrage, pour s'en apercevoir : il s'agit en effet d'un violent réquisitoire où elle règle ses comptes avec l'autorité paternelle responsable de son enfermement⁶. Ces quelques informations biographiques nous laissent aussi supposer que leurs goûts, en matière de genres littéraires, divergent.

6 Lorsqu'on examine de plus près leur production, on constate que Moderata Fonte aime dialoguer avec les grands modèles littéraires comme le *Courtisan* de Baldassar Castiglione et le *Roland Furieux* de l'Arioste. Naissent ainsi *Il Merito delle donne* et les *Tredici canti del Floridoro*, un poème chevaleresque où le personnage principal n'est autre qu'une femme déguisée en chevalier⁷. Quant à Lucrezia Marinella, elle préfère des œuvres plus érudites, comme le traité philosophique ou le poème religieux – elle en écrira une dizaine – ou le poème épico-chevaleresque, cette fois-ci à la manière du Tasse, farci de détails historiques, comme *l'Enrico overo Bisantio conquistato*, retraçant les principaux épisodes de la IV^e croisade⁸. Enfin, Arcangela Tarabotti, dont l'écriture est apparemment la plus éloignée de la fiction littéraire, excelle dans la rédaction de pamphlets polémiques, comme *La Semplicità Ingannata* ou *l'Antisatira* qui est une défense du luxe des femmes, doublée d'une satire de la mode masculine du XVII^e siècle⁹.

7 Malgré des divergences profondes, ces lettrées en viennent à porter leur attention sur le même objet d'analyse et à élaborer une réflexion critique similaire sur leur statut d'écrivaines et la société littéraire qui les a accueillies en son sein. Les conclusions auxquelles elles parviennent proposent un tableau désenchanté de la condition de lettrée et les conduisent à revendiquer, par des propos que l'on qualifierait aujourd'hui de féministes, des droits pour les femmes en matière d'accès à la culture et à l'écriture. Il faut souligner un aspect qui me semble important : cet acte revendicatif ne leur semble pas une démarche accomplie dans la solitude et l'isolement. Elles font constamment référence à d'autres femmes, à leurs histoires et à leurs écrits s'il s'agit de lettrées, afin d'étayer leur discours en faveur de la cause féminine. Lucrezia cite même des vers de Moderata dans *la Nobiltà*, tandis qu'Arcangela, voulant dans *la Semplicità Ingannata* rendre hommage aux écrivaines du XVI^e et du XVII^e siècles, propose dans sa galerie les noms de Moderata et de Lucrezia¹⁰. Mais qu'est-ce qui les conduit à se rapprocher, à être solidaires les unes des autres pour dénoncer une réalité qu'elles jugent hostile aux femmes portées par l'ambition littéraire ? Le destin, pourtant, semble leur avoir souri et sous nos yeux se dessine plutôt le portrait d'écrivaines accomplies, puisque leur aspiration tenace et farouche à la gloire est amplement comblée. De nombreux éléments confirment la renommée dont elles jouissent auprès de leurs contemporains. La plupart des ouvrages qu'elles rédigent, accède à la publication et certains – c'est le cas, par exemple, de *La nobiltà et l'eccellenza delle donne* de Lucrezia Marinella et de *l'Antisatira* d'Arcangela Tarabotti – connaissent même des rééditions¹¹. La publication de ces textes n'est donc pas confidentielle et ne se fait pas dans l'indifférence des milieux littéraires. Ces derniers d'ailleurs réagissent parfois violemment à ces écrits féminins et prennent la plume pour engager avec elles la polémique. Citons parmi tant d'autres Aprosio Ventimiglia, érudit génois proche du poète Marino, qui se distingue par une réponse à *l'Antisatira* argumentée et particulièrement venimeuse intitulée *La Maschera scoperta*¹². Mais il ne faut pas croire que les relations avec les hommes de lettres se déroulent toujours de façon conflictuelle. Bien au contraire, ces écrivaines entretiennent des relations étroites, parfois même de collaboration avec certains d'entre eux. Le cas d'Arcangela Tarabotti est exemplaire : les membres de l'Académie des Incogniti, l'institution culturelle la plus renommée de la première moitié du XVII^e siècle, lui écrivent, lui prêtent des livres et l'encouragent dans ses démarches éditoriales¹³. Elle noue également des relations épistolaires avec des personnalités de la culture française, comme, par exemple, le bibliothécaire de Mazarin, Gabriel Naudé qui repart de son séjour vénitien avec dans sa valise les ouvrages de cette bénédictine¹⁴. Il s'agit donc d'auteurs que l'on lit, que l'on admire ou critique et dont la pensée connaît un certain écho auprès de leurs contemporains. Cependant, la conquête de la reconnaissance publique s'est réalisée non sans mal. Les informations, que ces trois lettrées égrainent dans leurs textes, qui ressemblent bien souvent à des confessions douloureuses, nous

autorisent à retracer le parcours semé d'embûches et de désillusions qui a été le leur pour parvenir à la gloire.

8 Le premier obstacle qu'une future écrivaine doit savoir contourner est celui de l'accès à la culture. Il n'existe pas d'institution publique ou religieuse chargée de l'instruction des jeunes filles. Même dans les couvents où règne désormais l'ordre contre-réformiste, on n'enseigne qu'à lire les livres de dévotion¹⁵ et Arcangela Tarabotti dénonce avec véhémence l'ignorance et l'analphabétisme dans lesquels végètent ses condisciples¹⁶. Qu'une jeune fille étudie, cela dépend donc exclusivement du bon vouloir du cercle familial et plus précisément d'un père ou d'un frère bienveillants. C'est ainsi que Moderata Fonte et Lucrezia Marinella peuvent s'instruire, tandis qu'Arcangela Tarabotti se procure ses lectures grâce à l'aide de son beau-frère et de ses amis, comme en témoignent ses lettres publiées de son vivant¹⁷. Mais toute tentative de sortir des rangs, de se démarquer du rôle habituellement réservé aux femmes, provoque l'inimitié de l'entourage féminin. Le plus souvent, comme le souligne Lucrezia Marinella, la mère et les sœurs blâment cet être extravagant qui préfère les livres aux tâches ménagères, habituellement de sa compétence. Quant aux amies de la jeune érudite, jalouses de la voir devenir savante, elles vont tout faire pour la blesser et l'humilier¹⁸. Si les ambitions littéraires ont survécu aux fortes pressions exercées par le groupe social, il faut à présent franchir le cap du passage à l'écriture. Très nettement s'affirme chez ces trois auteures la conviction que cela n'est possible que lorsque la femme s'est affranchie de tout lien social. Ce schéma utopique ne se réalise que dans la fiction littéraire de *Il Merito delle donne* : Moderata Fonte y brosse le portrait de la jeune Corinna qui repousse l'idée du mariage – refusant aussi, par conséquent, la perspective d'avoir des enfants – afin de se consacrer au savoir, et celui de la jeune et riche veuve Leonora qui, ayant conquis son indépendance financière, entend bien préserver sa liberté de parole et en jouir¹⁹. Mais cette parole n'est pas toujours bien reçue par le public. Les premières impressions formulées par les lecteurs sont souvent décourageantes. Le seul critère de jugement est l'appartenance de l'auteur au sexe féminin : parce qu'il s'agit d'une femme, certains lecteurs expriment une opinion condescendante, tandis que d'autres ne s'attardent point sur ces publications, considérant qu'il s'agit d'ouvrages médiocres²⁰. Mais Lucrezia et Arcangela dénoncent une réalité encore plus accablante, qu'elles connaissent bien parce qu'elles l'ont elles-mêmes subie : les hommes aveuglés par leur misogynie sont incapables de reconnaître le génie féminin. Lorsqu'ils ont entre les mains une œuvre de valeur, ils ne peuvent admettre que l'auteur soit une femme, car ils ne supportent pas l'idée d'être égalés ou dépassés par un être qu'ils jugent inférieur par nature. C'est ainsi qu'elles analysent la polémique provoquée, au début de leurs carrières respectives, lorsque certaines personnalités de la culture vénitienne s'étaient élevées pour nier la paternité – mais ne faudrait-il pas dire maternité – de *La Vita di Maria Vergine* de Lucrezia Marinella et de *Il Paradiso Monacale* d'Arcangela Tarabotti²¹. La jalousie et le désir de ne pas partager le « Royaume de la Gloire » avec les femmes, expliquerait donc selon Lucrezia, la perte des ouvrages des écrivaines de l'Antiquité, dont seuls les historiens nous ont transmis les noms²².

9 Mais que peut faire une lettrée lorsqu'elle est confrontée à des problèmes tels que les carences du système éducatif, la rigidité de l'organisation sociale et l'hostilité plus ou moins manifeste et souvent sournoise des représentants de la culture dominante ? Apparemment pas grand-chose, si l'on en croit Lucrezia Marinella qui dans ses *Essortationi* déconseille à ses semblables la carrière littéraire, puisque les ouvrages féminins sont destinés à devenir « la proie des teignes et des mites »²³. Pourtant, on n'arrive pas à être totalement convaincu de la sincérité du propos. Ses études, ses recherches, les quinze ouvrages publiés sont là pour démentir son aveu d'impuissance qui a plutôt le goût de l'amertume inavouée. Moderata, Lucrezia et Arcangela possèdent en fait une arme aux effets redoutables : l'écriture. Grâce à la plume d'Arcangela, la moins « libre » de nos trois intellectuelles, la plus soumise et blessée par les contraintes sociales, cette arme va devenir militante et émancipatrice. Avec acuité, cette bénédictine perçoit que la condition d'infériorité et de soumission des femmes est liée à l'organisation sociale et à la politique qui en est l'expression. Tout en dénonçant le gouvernement de la Sérénissime qui n'hésite pas à sacrifier le sexe féminin sur l'autel de la

Raison d'État²⁴, elle envisage une réforme globale de la société du XVII^e siècle qui accorderait un rôle actif et autonome au sexe féminin. Sa revendication repose sur des arguments qu'elle juge incontestables parce qu'ils sont tirés de la Bible. La clé de voûte de sa réflexion est en effet le concept du libre arbitre que Dieu aurait offert à l'humanité tout entière sans distinction de sexe. Mais pour Arcangela la liberté d'agir n'est pas une idée abstraite qui ne concernerait que la sphère morale du comportement humain, mais plutôt le principe sur lequel devrait se baser les rapports sociaux. Ainsi une femme doit être libre de choisir son destin et d'exercer une profession rémunérée, menée en dehors du cercle familial. L'indépendance économique lui permettrait de s'affranchir de la tutelle des siens. Arcangela envisage donc l'insertion des femmes dans la vie publique afin qu'elles puissent accéder à des postes de responsabilité, tels que juge et avocat²⁵. Son exigence d'émancipation et de promotion de la femme, la conduit à considérer le problème épineux de l'éducation féminine. Son analyse des causes de l'état d'infériorité sociale de la femme est particulièrement moderne : elle reconnaît qu'ignorance est synonyme d'inégalité et que l'éducation est le premier échelon qui conduit à l'égalité sociale. La femme, grâce aux études, pourrait prétendre à un meilleur statut social²⁶. Le programme de revendication apparaît ainsi dans toute sa modernité : une instruction égalitaire et le droit d'exercer une profession. Mais la volonté de réforme exprimée par Arcangela, se heurte à une société, celle de la première moitié du XVII^e siècle, totalement prise au dépourvu et les textes les plus polémiques, les plus féministes, ne trouvent pas d'éditeur, du moins en Italie. L'*Inferno Monacale* où elle décrit sans voile l'état de misère morale et de désespoir proche de la folie dans lequel se trouvent les religieuses cloîtrées sans vocation, est resté manuscrit jusqu'en 1990, tandis que la *Semplicità Ingannata*, imprimée sous pseudonyme en pays protestant, est mis à l'Index en 1660²⁷.

10 Malgré l'aspect utopique, – ce projet restant inapplicable dans la société du XVII^e siècle, puisque les femmes ne seront considérées comme des sujets de l'histoire que bien plus tard – aucun obstacle n'a eu le pouvoir de réduire ces lettrées au silence ni de leur interdire d'exister en tant que sujet de l'écriture. Et si ces écrivaines sont restées longtemps victimes de l'oubli, il n'en reste pas moins vrai qu'aujourd'hui un voile s'est levé sur leurs écrits, témoignages certains d'un univers féminin riche et révélateur d'un savoir trop souvent déconsidéré.

Bibliographie

- Arslan Antonia, Chemello Adriana, Pizzamiglio Gilberto, 1991, *Le stanze ritovate. Antologia di scrittrici venete dal Quattrocento al Novecento*, Venezia, Eidos.
- Biga Emilia, 1989, *Una polemica antifemminista del Seicento, La Maschera Scoperta di Angelico Aprosio*, Quaderni dell'Aprosiana, Ventimiglia, Biblioteca Civica Aprosiana.
- Bochi Giulia, 1961, *L'educazione femminile dall'Umanesimo alla Controriforma*, Bologna, Zanichelli.
- Brusoni Girolamo, 1647, *Le Glorie degli Incogniti ovvero Huomini illustri dell'Accademia dei Signori Incogniti*, Venetia, Valvasense.
- Conti Odorisio Ginevra, 1978, *Donna e società nel '600*, Roma, Bulzoni.
- Dionisotti Carlo, 1977, *Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi.
- Fonte Moderata 1581 *Tredici canti del Floridoro*, Venetia, Eredi di Rampazzetto. Réédition 1995 par Valeria Finucci, Modena, Mucchi.
- , 1600, *Il Merito delle donne*, Venetia, Imberti. Réédition 1998 par Adriana Chemello, Venezia, Eidos.
- Lesage Claire, 1995, *La culture et la condition féminines chez les femmes lettrées à Venise (fin de la Renaissance, début de l'époque baroque)*, thèse de doctorat, Paris III-La Sorbonne Nouvelle.
- Marinella Lucrezia, 1600, 1601, 1621, *La nobiltà et eccellenza delle donne*, Venetia, Ciotti Senese.
- , 1635, *Enrico ovvero Bisantio conquistato*, Venetia, Imberti. Réédition 1851 in *Parnaso classico italiano*, Venezia, Antonelli, III vol.
- , 1645, *Essortationi alle donne*, Venetia, Valvasense.
- Miato Monica, 1998, *L'Accademia degli Incogniti di Giovanni Francesco Loredan, Venezia (1630-1661)*, Firenze, Olschki.

- Niccoli Ottavia, 1991, *Rinascimento al femminile*, Roma-Bari, Laterza.
- Spini Giorgio, 1950, *Ricerca dei Libertini*, Roma, Editrice universale di Roma.
- Tarabotti Angelica, 1643 *Il Paradiso monacale*, Venetia, Oddoni.
- , 1654 *La Semplicità Ingannata*, Leida, Sambix.
- , 1644, 1656, *Antisatira*, Venetia, Oddoni. Réédition 1998, par Elissa Weaver, Roma, Salerno Editrice.
- , 1650, *Lettere famigliari e di complimento*, Venetia, Guerighi.
- , 1990, *Inferno Monacale*, édité par Francesca Medioli, Torino, Rosenberg e Sellier.
- Zancan Marina, 1983, *Il cerchio della luna. Figure di donna in alcuni testi del xvi secolo*, Venezia, Marsilio.
- , 1998 *Il doppio itinerario della scrittura e la donna nella tradizione letteraria*, Torino, Einaudi.
- Zanette Emilio, 1960, *Suor Arcangela, monaca del Seicento veneziano*, Venezia-Roma, Istituto per la collaborazione culturale.
- Zarri Gabriella, 2000, *Recinti, Donna, clausura e matrimonio nella prima età moderna*, Bologna, Il Mulino.

Notes

- 1Dionisotti 1977.
- 2Conti Odorisio 1978 ; Arslan 1991 ; Niccoli 1991 ; Zancan 1998.
- 3Auteurs italiens du Seicento 1950 ; Short Title Catalogue 1958.
- 4Zancan 1983.
- 5Marinella 1600.
- 6Tarabotti 1654. Cet ouvrage qui à l'origine s'intitulait *Tirannia Paterna*, fut publié sous le titre de *Semplicità Ingannata*.
- 7Fonte 1581.
- 8Marinella 1635.
- 9Tarabotti 1644.
- 10Marinella 1600 : 5 ; Tarabotti 1654 : 165.
- 11Lesage 1995 : 478–482.
- 12Biga 1989.
- 13Brusoni 1647 ; Spini 1950 ; Miato 1998.
- 14Tarabotti 1650 ; Zanette 1960.
- 15Bochi 1961 ; Zarri 2000 : 162.
- 16Tarabotti 1656 : 148–149.
- 17Tarabotti 1650.
- 18Marinella 1645 : 24–25.
- 19Fonte 1600.
- 20Marinella 1645 : 28.
- 21Tarabotti 1644 : 74 ; Marinella 1645 : 30.
- 22Marinella 1645 : 61.
- 23Marinella 1645 : 28.
- 24Tarabotti 1654 : 41.
- 25Tarabotti 1654 : 153.
- 26Tarabotti 1654 : 156.
- 27Index librorum prohibitorum 1948 : 36.

Pour citer cet article

Référence électronique

Claire LESAGE, « Femmes de lettres à Venise aux XVI^e et XVII^e siècles : Moderata Fonte, Lucrezia Marinella, Arcangela Tarabotti », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 juin 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/138> ; DOI : 10.4000/clio.138

Référence papier

Claire LESAGE, « Femmes de lettres à Venise aux XVI^e et XVII^e siècles : Moderata Fonte, Lucrezia Marinella, Arcangela Tarabotti », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 13 | 2001, 135-144.

À propos de l'auteur

Claire LESAGE

Claire LESAGE, maître de conférence à l'Université de Rennes, a consacré sa thèse à la littérature féminine vénitienne de la fin du XVI^e siècle au début du XVII^e et a notamment publié sur le sujet : « I Secreti d'Isabella Cortese », *Chroniques italiennes*, n° 36, 1993 ; « Les deux éditions de L'Eccellenza delle donne de Lucrezia Marinella » (Université de Clermont II, 1994); « Le savoir alimentaire féminin dans Il Merito delle donne de Moderata Fonte », in *La table et ses dessous*, Etudes réunies par A.C. Fiorato et A. Fontes Baratto, Paris, PSN, 1999.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

L'article retrace le parcours biographique et littéraire de trois lettrées vénitienne de la fin du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e et tente d'éclairer leur contribution à une réflexion sur le statut d'écrivaine. Bien que leurs destins de femmes – milieu et place dans la société – et leurs choix d'écriture divergent, Moderata Fonte, Lucrezia Marinella et Arcangela Tarabotti élaborent une pensée similaire sur la question. Leur expérience personnelle – conditions d'étude et accès à la publication – est le point de départ de leur méditation. Dans les écrits qu'elles nous ont laissés, elles dressent un constat sombre et pessimiste : l'hostilité souvent violente de la société et des représentants de la culture rend impossible, sauf pour de rares exceptions dont elles font partie, la pratique féminine de l'écriture. La dénonciation d'une situation d'inégalité criante entre les hommes et les femmes, s'accompagne de l'ébauche d'un projet de réforme sociale prévoyant le libre accès des femmes à l'étude.

The essay traces the biographical and literary experience of three women of letters who lived in Venice between the end of the 16th and the first half of the 17th centuries and illuminates their reflection upon the condition of women writers. Although their personal destinies and their writing choices diverged, Moderata Fonte, Lucrezia Marinella and Arcangela Tarabotti's thoughts on this question were quite similar. The starting point of their contemplation was their personal experience – the conditions of their education and their access to publication. In the writings they have left us, they draw a dark, pessimistic survey of woman's condition : the hostility of society and the obstruction of the representatives of culture's make it impossible for women to write (except for some rare examples, including themselves). Their denunciation of the evident inequality between men and women was accompanied by the sketch of a project of social reform that foresaw women's free access to study.